

Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



Henriette Dibon, poétesse provençale, le genre et la littérature (1902-1924)

Nicolas Berjoan

Volume 19, numéro 2, 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1096132ar>

DOI : <https://doi.org/10.26522/vp.v19i2.4108>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Berjoan, N. (2022). Henriette Dibon, poétesse provençale, le genre et la littérature (1902-1924). *Voix plurielles*, 19(2), 131–147. <https://doi.org/10.26522/vp.v19i2.4108>

Résumé de l'article

Henriette Dibon (1902-1989) est une écrivaine en langue provençale qui n'a jamais accédé à une grande notoriété, mais qui a produit une abondante matière autobiographique, publiée ou restée manuscrite. Ces écrits autobiographiques renseignent les années de jeunesse de cette écrivaine amatrice, et permettent d'y scruter sa perception de la situation de genre dans laquelle elle évolue, qui lui apparaît rapidement comme contraignante. Mais aussi de comprendre en quoi la littérature est, pour elle, un instrument pour s'émanciper de certaines de ces contraintes.

© Nicolas Berjoan, 2022



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Henriette Dibon, poétesse provençale, le genre et la littérature (1902-1924)

Nicolas Berjoan, Université de Perpignan, France

Résumé

Henriette Dibon (1902-1989) est une écrivaine en langue provençale qui n'a jamais accédé à une grande notoriété, mais qui a produit une abondante matière autobiographique, publiée ou restée manuscrite. Ces écrits autobiographiques renseignent les années de jeunesse de cette écrivaine amatrice, et permettent d'y scruter sa perception de la situation de genre dans laquelle elle évolue, qui lui apparaît rapidement comme contraignante. Mais aussi de comprendre en quoi la littérature est, pour elle, un instrument pour s'émanciper de certaines de ces contraintes.

Mots clé

Littérature ; Contraintes de genre ; Autobiographie ; Dibon, Henriette

Une vie à l'épreuve du genre

Les approches en termes de genre, nées d'une réflexion critique et militante de la domination masculine, ont émergé aux États-Unis entre les années 1950 et 1960, avant d'être introduites en France dans les années 1980 (voir Thébaud). Elles ont commencé à y inspirer la réflexion historique dans la décennie suivante, notamment grâce aux efforts de passeuses comme Joan Wallach Scott, et ont depuis inspiré un nombre croissant de travaux, non sans susciter, au moins dans un premier temps, de vives réticences.

L'objet des études de genre, défini à gros traits, est de saisir la manière dont les sociétés fabriquent les identités masculines et féminines par l'usage d'une série de pratiques, de dispositifs et de discours. Et de comprendre comment la relation entre hommes et femmes qui découle de cette construction sociale, met les femmes dans une situation d'infériorité (voir notamment Guyonnet/Neveu).

Nous nous proposons ici de lire les années de jeunesse de la poétesse provençale Henriette Dibon – de sa naissance en 1902 à son entrée dans la vie active et dans la vie littéraire au milieu des années 1920 – telle qu'elle les retrace dans ses écrits biographiques, au prisme des études de genre. Ce faisant, nous tâcherons d'y saisir la manière dont Henriette Dibon a perçu, et raconté, la situation de genre dans

la société avignonnaise du début du vingtième siècle. Une situation qu'elle conçoit rapidement comme contraignante, même si les acteurs et les institutions qui contribuent à la construire montrent souvent un visage ambigu. Mais il s'agira également d'entendre comment les effets de genre ont joué, à concurrence d'autres effets sociaux, dans la construction de l'itinéraire d'Henriette Dibon, qui est celui d'une écrivaine en langue minorisée. Et, à l'inverse, comment la littérature lui est apparue comme un instrument permettant, sinon de s'affranchir complètement de sa situation de genre, du moins de se ménager un espace de liberté dans la trame des contraintes qu'elle impose aux jeunes filles et aux femmes de son temps.

Henriette Dibon est née en 1902 en Avignon. Elle y meurt en 1989. Fille d'un typographe devenu chef comptable de la Compagnie des Tramways, et qui en sera le dernier directeur entre 1923 et 1932, elle n'est pas issue d'une famille misérable (Mazet). Mais pas non plus d'une famille aisée, quoique les progrès de la carrière paternelle permettent une notable amélioration de son niveau de vie dans le courant des années 1920. La modestie relative de la famille Dibon n'éloigne pas complètement Henriette de la culture « légitime ». Son père est conseiller municipal radical d'Avignon de 1909 à 1919. Autodidacte, il est amateur de chant lyrique et l'amène souvent voir des représentations d'opéra. Il la pousse dans ses études. Et elle obtient, grâce à ses résultats de bonne élève, une bourse pour entrer au collège de jeunes filles d'Avignon à la rentrée 1914. Elle y découvre la littérature, en même temps que la société des jeunes filles de la bourgeoisie du centre-ville.

Après ces études, qu'elle doit arrêter sans avoir passé le baccalauréat, elle amorce un parcours professionnel sans grand relief, mais non sans originalité pour une femme de sa génération. Refusant de passer le concours de l'École Normale comme le font alors beaucoup de ses camarades les moins fortunées, elle doit se trouver un travail en 1921, et devient comptable dans l'entreprise de chaussures de Louis Nouveau, un ami de son père qui sera maire d'Avignon en 1925. Elle y restera jusqu'en 1940, quand ses relations avec les félibres traditionnalistes qui entourent Joseph d'Arbaud et Folco de Baroncelli, devenus ses mentors d'avant-guerre, lui ouvrent les portes du journalisme à *L'Éclair* de Montpellier, avant qu'il ne soit liquidé en 1944 pour ses accointances avec le régime de Vichy (Segondy). Elle est alors

employée à la librairie Valat de Montpellier, et finira par être recrutée comme archiviste au Palais du Roure, à Avignon, en 1955, où elle prendra sa retraite en 1971.

Restée célibataire sa vie durant, Henriette Dibon entretient pourtant une relation suivie avec Maurice Troillet, un homme politique valaisan, entre 1932 et la mort de Troillet en 1961 (Guex). Une liaison qui, en plus de ses élections félibréennes, accentue le caractère tumultueux d'une vie agitée par de nombreux voyages en Suisse, où elle pratique l'alpinisme, aussi bien que par les chevauchées en Camargue.

À côté de cette vie à la fois commune et hors du commun, Henriette Dibon écrit, en provençal, depuis le début des années 1920. À la publication d'un premier poème dans *L'Armana Provençau* de 1921, puis d'un autre dans la revue de Joseph d'Arbaud *Le Feu* en 1923, succède celle de son premier recueil, toujours sous les auspices du *Feu*, *Li Mirage*, en 1925. Il sera suivi de deux autres recueils avant la Seconde Guerre mondiale, et par l'obtention du titre de Maître en Gai Savoir du Félibrige en 1934, à la suite de ses succès répétés aux concours littéraires de la compagnie mistralienne. Mais c'est après la guerre que son œuvre obtiendra une reconnaissance tardive, et limitée, dans le champ littéraire français grâce à sa relation amicale avec André Chamson. Ce dernier lui permet d'obtenir, en 1952, le Prix Mistral pour *Ratis*, son récit poétique de l'arrivée des saintes Maries en Camargue puis un prix de l'Académie française pour une réédition de cette œuvre en 1967. Elle est finalement publiée chez Plon en 1972 (*Les témoins. Ratis*), et adaptée pour la télévision par Frédérique Hébrard, la fille de Chamson, à l'hiver de cette même année.

Outre cette production littéraire Henriette Dibon a également écrit quantité de textes autobiographiques entre les années 1950 et la fin des années 1980. Certains sont restés manuscrits, comme les vingt-trois cahiers et plus de 4 000 pages de *Ne rien oublier*, sorte de document hybride entre journal de bord et mémoires, déposé à partir de 1976 à la bibliothèque Méjanès d'Aix-en-Provence. D'autres ont été publiés à la fin de sa vie, à partir de ce premier matériau, grâce à l'aide de son amie Marie-Thérèse Jouveau, comme *La pouso raco*, récit de ses années de jeunesse en provençal en 1985, ou *La rentrée des classes*, en français, en 1987.

Ces documents constituent un corpus remarquable pour qui veut reprendre les contours d'une vie, celle d'une écrivaine amatrice en langue minoritaire en l'occurrence, à l'aune des questions de genre. Car, bien qu'Henriette Dibon ne soit

pas une féministe, et qu'elle ne mentionne jamais dans ses récits autobiographiques la moindre fréquentation de personnes ou d'écrits appartenant à ce courant, la question du genre, de ce qu'il permet ou ne permet pas à une jeune fille comme elle, des acteurs qui en fixent les règles, des manières de s'y soumettre, de s'y soustraire, de s'y affronter, occupent une place majeure dans ces textes, et, il faut le croire, dans la vie de cette écrivaine.

La prime enfance, ou la fabrique du genre

Les premières années de la vie d'Henriette Dibon, de sa naissance en 1902 à son entrée au collège en 1914, sont immédiatement placées sous le signe de la contrainte du genre. Il faut dire que, dans le Vaucluse de la Belle époque, le partage des tâches, des espaces, des pratiques entre hommes et femmes est évident, même dans cette famille en train de s'extraire de la condition populaire¹.

Et les récits de vie d'Henriette Dibon montrent à l'œuvre les acteurs et les institutions de cette fabrique des identités sexuées. Les femmes jouent le plus souvent un rôle conservateur. Ce qui n'est pas toujours le cas des hommes qui, comme son père, peuvent au contraire ouvrir des brèches dans la culture féminine, et aiguïser l'ambition de leurs filles, mais qui ne manquent pas de se situer, de ce fait même, dans une situation d'éminente supériorité. La famille, dont la vie est organisée au quotidien par les femmes, travaille plutôt à la reproduction des modèles genrés (Perrot 121-191). Cependant que l'école brouille les cartes et apparaît comme un lieu d'émancipation.

La famille, conservatoire des rôles sexués

Les femmes, dans la société de la Belle époque, qui n'est pas encore pour elles celle de l'activité salariée de masse, et moins encore celle de la remise en question des rôles traditionnels, ont dès le principe un espace particulier, un rôle à tenir, et une éthique propre à leur sexe.

L'espace, bien sûr, c'est celui de la maison. Car dans un ménage populaire, comme dans la grande bourgeoisie de l'époque, le travail des femmes n'est pas bien vu. La mère d'Henriette s'est arrêtée de travailler à la naissance de ses enfants, et les

¹ Le modèle de la famille Dibon correspond en tous points à celui décrit par Michèle Perrot.

garde jusqu'à leur entrée à l'école dans la maison que la famille loue à un maçon dans la ceinture horticole qui entoure Avignon, sur la route du Pontet. L'essentiel de sa sociabilité se trouve aux alentours, et c'est le banc des voisines qui est la marque du début des beaux jours. Les femmes vivent dans un espace plus étroit que celui des hommes, qui sortent travailler la journée durant.

Elles transmettent aussi aux petites filles les règles et les apparences propres à leur sexe. Non seulement une manière de se coiffer (avec une tresse jusqu'à l'âge de la puberté), de s'habiller, mais également une manière de tenir leur corps et leur esprit comme une femme. S'abstraire de ces règles pour une fille, comme le fait la petite Henriette dont l'environnement bucolique et la fréquentation des garçons stimulent les envies de mouvement et les occasions de jeux sans distinction de sexe, revient à s'attirer le qualificatif de « garçon manqué » (*Ne rien oublier*, 15), qu'elle reprend à son compte dans ses mémoires.

Les hommes, par contre, vivent à l'extérieur, comme le père d'Henriette qui part travailler au matin pour ne rentrer que le soir vers vingt-deux heures. De là il ramène, en même temps que les journaux, les nouvelles du monde. Et la politique, à laquelle son père se mêle, est évidemment l'affaire des hommes. Dans le cas d'Henriette, à cette partition claire des espaces et des horizons s'ajoute une forme de distance culturelle, qui sépare son père de sa mère. Cette dernière sait lire en français, et apprend à Henriette à le faire dans les journaux que ramène son père avant qu'elle n'entre à l'école, qu'elle a sans doute fréquentée elle-même. Mais la culture du père d'Henriette, pour être celle d'un typographe autodidacte, s'est enrichie de ses lectures à la bibliothèque Calvet. Elle s'exprime aussi bien par le chant que par le dessin, et suscite chez sa fille un vif sentiment d'admiration : « J'avais pour mon père une très grande admiration » (60).

Dès les premières années de la vie d'Henriette Dibon se trouvent donc fermement campés les deux pôles d'une féminité vouée aux affaires domestiques, et d'une masculinité aux horizons plus larges, à la vie plus enviable, et finalement supérieure à ses yeux. C'est par le pôle masculin qu'Henriette se sent attirée, elle que son père amène aux représentations d'opéra, dont toute la famille est férue, ou aux grands moments de la vie civique locale, comme la réception du président Poincaré par la municipalité en 1913. Un penchant qu'elle attribue à son tempérament et à ses

« goûts garçonnières » (53), mais qui rencontre probablement l'approbation de son père qui, du fait peut-être de ses idées politiques, a pour elle des ambitions sociales, et semble tenir à lui offrir une éducation la plus ouverte possible (53)².

L'école, institution émancipatrice

Une affaire de goût donc, que son entrée à l'école en 1909 ne fait qu'accentuer. Car Henriette a la chance d'être alors scolarisée à l'école de la Croisière, qui fonctionne dans ces jardins d'Avignon comme une école mixte de petit village. Là, elle peut jouer sans distinction avec ses camarades masculins, se rêver officier de marine, et lire les histoires de chevalier des illustrés comme *Cri Cri*, qu'elle préfère de loin aux revues pour fille comme *Fillette* qu'elle juge « [...] bête à en pleurer » (14).

L'école, comme institution, permet donc une certaine évasion des contraintes du genre. Par la fréquentation des garçons, la participation à leur jeu, l'intégration de leur univers culturel, mais aussi par la « compétition universelle » qu'elle installe entre les élèves, dans laquelle Henriette se montre vite performante, à la satisfaction de son père sans doute. Ce faisant l'école découvre à Henriette l'ambition, en lui offrant à la fois des modèles fantasmés de mâles réalisations, et un moyen pour parvenir à s'ouvrir un chemin propre en société. Aussi lui procure-t-elle, très pragmatiquement, un exemple de ce que peut être une vie de femme qui ne se réduit pas aux tâches domestiques, en la personne de M^{me} Lélard, son institutrice, dont elle voudrait suivre les pas à ce moment de sa vie (64).

Elle suscite également chez elle une sensation de liberté, et le vif plaisir de pouvoir échapper à la vigilance et aux interdits familiaux, dont sa mère est la gardienne sourcilleuse, pendant une bonne partie de la journée : « En m'accueillant, ce que l'école ouvre devant moi ce sont les portes de la liberté. Celle d'apprendre, d'avoir des camarades de jeux et, surtout, de parcourir quatre fois par jour sans surveillance le trajet de la maison à l'école » (9).

On comprend pourquoi, en lui ouvrant le monde du savoir, qu'elle aime et qui la valorise, et un espace de liberté, l'école finisse par représenter bien vite pour Henriette « un paradis » (10).

² Leur relation ressemble à celle que décrit M. Perrot entre les pères les plus libéraux et leurs filles dans « Figures et rôles ».

« Trouble dans le genre »

Mais, en lui faisant fréquenter des garçons, et en aiguisant ses ambitions sociales, l'école creuse la distance entre Henriette et sa mère, et accuse sans doute un « trouble dans le genre » à l'origine de plusieurs crises familiales.

Sa mère, qui est à l'entendre une personne aussi impérieuse en son royaume domestique qu'effacée devant son père, n'aime pas voir sa fille s'adonner à des jeux de garçon. En rédigeant ses textes autobiographiques, Henriette Dibon considère qu'« elle aurait rêvé d'une vraie fille » (15) ». Mais cette mésentente sourde, que l'école accentue, éclate une première fois à Noël 1912, quand Henriette demande au « Jésus Noël » un costume de soldat, pour trouver finalement un manchon de fourrure comme cadeau, et comprendre, par là même, que ce sont ses parents qui le lui ont offert. Non sans essayer, au passage, les moqueries de sa mère, qui l'humilie devant ses voisines pour la punir de son refus de porter ce vêtement.

Mais plus dure est la crise de l'automne 1914, après l'entrée d'Henriette au collège, lorsque sa mère découvre sa correspondance amoureuse avec Louis Gérard. Ce fils de la bourgeoisie du centre-ville a été un temps scolarisé à la Croisière avec ses sœurs à la fin de l'année scolaire précédente. Et Henriette est tombée sous le charme de sa culture et de son aplomb bonapartiste. En somme, des attributs supérieurs de la masculinité dans son univers, la culture et la politique. En entretenant une relation épistolaire avec son ami, elle transgresse les règles de la pudeur et de l'honorabilité si précieuses aux familles des catégories populaires, ainsi que l'a magistralement montré Richard Hoggart. Et elle s'attire les foudres de sa mère qui menace de la faire enfermer dans une maison de correction. Il faut l'intervention de la voisine pour faire cesser une scène terrible, et celle de son père, pour apaiser les choses de façon plus durable.

Cette dégradation des relations entre mère et fille est un symptôme supplémentaire d'une contradiction croissante entre la position sociale, genrée, et historique de sa mère, et la sienne propre. Car sa mère est la gardienne d'un ethos féminin qui est celui des classes populaires de sa génération pour lesquelles les horizons féminins étaient étroits, et le respect des règles de la féminité figé. « Elle vit encore au temps de MacMahon » (*La rentrée des classes*, 15) explique Henriette Dibon, qui est alors une jeune fille engagée dans un processus d'ascension sociale et

culturelle permis par l'école, et soutenu par son père. Et c'est, comme le suggère à sa manière Henriette Dibon dans ses écrits biographiques, cette contradiction, et la remise en question globale de la vie de sa mère qu'elle induit, qui provoque chez elle cette colère ressemblant beaucoup à ces lâchés prises des femmes des catégories populaires après des années de résignation et d'abnégation que décrit si bien Richard Hoggart.

L'adolescence d'Henriette Dibon. De « jeunes ambitieuses » et de grands hommes

L'entrée d'Henriette Dibon au collège de jeunes filles d'Avignon, à l'automne 1914, modifie profondément son environnement social. Elle n'a plus de garçons parmi ses camarades, et évolue la plupart du temps dans un monde entièrement féminin, mais n'a pas un mot de regret à ce propos. Force est de constater, du reste, que sa nouvelle société scolaire permet l'émergence de nouveaux modèles féminins après celui de l'institutrice.

Mais si le statut des femmes change avec le collège, la hiérarchie des genres continue de s'y faire sentir malgré l'absence des hommes, parce qu'elle informe la culture scolaire, et notamment l'enseignement de la littérature.

De « nouvelles femmes »

En entrant au collège de jeunes filles d'Avignon, Henriette Dibon voit disparaître les hommes de son quotidien scolaire. Cette expérience de « non-mixité » s'accompagne incontestablement d'un changement du statut des femmes dans son entourage. D'une part, après deux années difficiles d'acclimatation rendues encore plus sombres par la guerre qui mène son père au front et par des relations pénibles avec sa mère, Henriette s'y fait des amies qui aspirent à un autre avenir que celui de femmes au foyer : « Nous sommes, malgré nos inégalités (les pauvres et les riches), ces ambitieuses qui veulent savoir davantage et gagner leurs vies elles-mêmes » (*La rentrée des classes*, 40). Certaines, issue de la bourgeoisie du centre-ville d'Avignon, la subjuguent par leur tenue et leur culture, comme les filles du directeur des Postes qu'elle décrit « [...] fines, sveltes, intelligentes, élégantes, distinguées sans exagération » (*Ne rien oublier*, 107).

Henriette Dibon est donc propulsée dans un environnement où la culture féminine est éloignée de celle qu'elle a connue dans ses premières années, et où elle peut se trouver d'autres modèles, parmi ses camarades, mais également dans un corps professoral strictement composé de femmes. Après son institutrice M^{me} Lélard, c'est M^{me} Cru, sa professeure d'anglais, matière dans laquelle elle excelle, qui devient pour elle une référence. Elle voudrait désormais suivre ses pas plutôt que ceux de ses camarades qui aspirent à un emploi d'employée des postes ou d'institutrice. « [A]vec mes ambitions qui n'envisagent rien de moins que le professorat, tous ces petits métiers me paraissent sans intérêt » (202).

Les hommes, ces grands absents

Les hommes, absents du collège, continuent pourtant d'occuper une place éminente dans la vie des jeunes filles qui y sont scolarisées. Pour Henriette, en effet, le collège est un moment fondateur culturellement, puisqu'elle y découvre, dès sa première dictée (un texte d'Anatole France), la littérature. Et la littérature est avant tout une affaire de grands hommes – essentiellement des poètes et des romanciers du siècle précédent comme Musset ou Hugo, en plus de figures consacrées plus récemment comme France, dont l'institution scolaire conserve la mémoire, et exalte l'œuvre. Le génie littéraire, ainsi mis en scène, suscite l'admiration, la révérence, et parfois même le sentiment amoureux, comme c'est le cas pour Henriette à l'égard de Chateaubriand, dont l'exemple attisera sans doute son ardeur de mémorialiste : « Un homme vient d'entrer dans ma vie, un homme exceptionnel, sensationnel. Un homme coup de foudre [...]. C'est Chateaubriand » (108).

La littérature provençale, qu'Henriette découvre pendant ces mêmes années par le biais de son père, qui est félibre, et du collège où l'on offre les mémoires de Mistral comme prix de fin d'année, et où l'on permet à M^{me} Fagès-Fabre, sa professeure de français, d'amener sa classe sur la tombe de Mistral en 1919, n'échappe pas à la règle. Mistral, le héros de la *Resplido*, la surplombe de toute sa hauteur même si Henriette Dibon n'apprécie pas son œuvre outre mesure.

Pourtant, la littérature, et le prestige qui l'accompagne, ne sont pas uniquement réservés aux hommes. Il y a des écrivaines qui sont enseignées au collège, en langue étrangère notamment, comme Emily Brontë dont elle lit *Jane Eyre* en 1917. Et il y a, en ce début du vingtième siècle, une reconnaissance possible pour les femmes

écrivaines, même modeste, quoique Henriette Dibon ne dise mot d'autrices qu'elle ignore sans doute (voir Reid). Mais, plutôt que ces possibilités de consécration bien rares au demeurant, c'est à la fois l'ambition universelle que promeut l'école, le prestige qu'elle reconnaît à la littérature et aux écrivains, et le fait que cet espace de création possède des procédures de reconnaissance peu codifiées, qui peut laisser une jeune fille comme Henriette y transporter son ambition (voir Bourdieu ; et Lahire). De fait, concurremment au métier de professeur, qui apparaît comme un idéal pratique, elle commence à exprimer le désir de devenir écrivaine.

Sortie des classes. Le genre comme entrave

À la fin de ses années de collège Henriette Dibon refuse, du fait de ses ambitions suggère-t-elle, de suivre ses camarades qui entrent à l'École normale pour devenir institutrice : « *[M]e dise que liogo d'être mestresso d'escolo [...] vaudrié miés deveni un professour d'anglés* » [je me dis que plutôt que d'être maîtresse d'école [...] il vaudrait mieux devenir professeur d'anglais] (*La pouso raco*, 183). M^{me} Cru l'encourage dans cette voie. Mais elle ne pourra pas non plus poursuivre ses études pour devenir professeure d'anglais. Pour des raisons qui peuvent tenir à la situation de sa famille, comme elle l'explique dans *Ne rien oublier*, où elle souligne l'impossibilité pour les finances familiales de soutenir des études plus longues dans un après-guerre difficile, et alors que son père n'a pas encore été promu à la direction des tramways :

C'est maintenant que se pose le problème de ce qui n'est pas la pauvreté absolue. Disons que nous vivons, mais tout juste. Nous ne sommes pas ce qu'on appelle « à l'aise ». Le moment est venu où ce que gagne mon père commence à être insuffisant. (233)

Ou pour d'autres raisons qui auraient trait au conflit de genre qui l'oppose à sa mère, comme elle l'évoque plus tard dans *La rentrée des classes* (40), où elle insiste sur le fait que sa mère ne l'aurait jamais laissée partir seule pour étudier loin d'Avignon.

Une chose ou l'autre, la conséquence de ce choix de ne pas passer le concours de l'École Normale, et de cette impossibilité de poursuivre des études pour devenir professeure, est d'obliger Henriette à chercher un travail à Avignon à la rentrée 1920. Elle est d'abord embauchée dans un magasin comme vendeuse, mais ne s'y plaît pas du tout. Comme elle a appris à taper à la machine à la compagnie des tramways, son père lui obtient alors une place de comptable dans l'entreprise de fabrication de

chaussure de Louis Nouveau. Un emploi assez bien payé, qui lui permet de contribuer au budget familial, lui laisse suffisamment de temps pour ses loisirs, et lui permet de profiter de la bibliothèque de son patron, où elle emprunte *Salammbô* notamment. Un emploi qui, contrairement à son premier essai qu'elle qualifie de « déchéance », est un « métier d'hommes », qui ne va pas sans responsabilités, ce dont elle tire de la fierté (*Ne rien oublier*, 40).

Le genre et la littérature

L'entrée dans la vie professionnelle d'Henriette Dibon précède de peu son entrée dans le monde littéraire provençal. L'activité littéraire fonctionne à ce moment-là comme une compensation vis-à-vis d'une carrière professionnelle qui peut lui apporter quelques satisfactions, mais n'éteint pas la soif de reconnaissance qu'elle a développée pendant ses études. Elle représente aussi une remarquable opportunité, et une opportunité très pratique, de desserrer les contraintes de genre qui balisent son environnement social. Cependant, pour réussir à s'immiscer dans le monde littéraire provençal de l'époque, il faut à Henriette Dibon jouer des atouts de la féminité.

La littérature comme justification

La fin du collège est vécue par Henriette Dibon comme un douloureux arrachement au monde du savoir et de l'imagination. Un moment de malaise identitaire, tant elle se sentait à sa place dans l'institution scolaire : « Avec la fin de mes études [...] c'est tout un monde qui s'est effondré. N'étant plus dans le milieu scolaire, je m'aperçois que je n'ai plus de milieu. *Je n'appartiens à aucun* » (268).

Or, quoiqu'elle perde avec le collège une partie de sa sociabilité amicale, celui-ci lui lègue un double patrimoine qui va lui permettre de se relocaliser, et de justifier son choix risqué de ne pas suivre la voie plus évidente de la petite fonction publique. Cet héritage, c'est celui de l'écriture – de l'écriture poétique notamment qu'elle a pratiquée régulièrement avec ses camarades –, et celui du désir d'étudier.

Elle se lance alors dans l'apprentissage du provençal, dont elle a une connaissance intuitive, en fréquentant à son tour la bibliothèque du musée Calvet, et suit assidument avec son père les conférences du Flourège, le cercle félibréen d'Avignon, qui lui sert d'école de substitution : « Il est évident que pour les auditeurs

du Flourège, ces conférences sont des passe-temps. Pour moi elles sont un véritable enseignement » (278). En mars 1921, elle se rend une nouvelle fois, avec une amie, aux cérémonies célébrant la mort de Mistral à Maillane. Lors de cette « lumineuse journée de Maillane » (282), elle entend la félibresse Artaletto de Beaucaire entonner le *Cant dis avi* à l'église, remarque plusieurs femmes vêtues en costume provençal, et se sent attirée par la sauvagerie émanant des gardians qui participent aux festivités. Dans l'impossibilité de poursuivre ses études, elle prend alors « la décision [...] de [s]e jeter de tout [s]on être, de toutes [s]es facultés vers la littérature provençale » (282).

Le 30 avril, elle écrit, assez facilement, son premier poème en provençal, qu'elle juge supérieur déjà aux pièces qu'elle peut lire dans l'*Armana Provençau*. Le 3 juillet, elle est admise comme *soci* du Félibrige. Et le 14 juillet, ayant remporté un concours organisé par la municipalité, elle peut prononcer en public, habillée en costume d'Arlésienne, le poème qu'elle a composé pour l'installation de la plaque gravée au nom des soldats tombés pendant la Grande Guerre à la mairie d'Avignon. Tout le monde la félicite chaleureusement et elle a droit à sa photo dans la presse. Henriette Dibon a obtenu la reconnaissance sociale qu'elle attendait : « *la glori* » (*La pouso raco*, 198). Elle peut choisir peu de temps après un nom de félibresse, sous lequel elle publiera son œuvre littéraire : *La felibresso di Farfantello*.

L'atout de la féminité

Si les contraintes de genre, à concurrence de contraintes sociales, ont orienté les ambitions d'Henriette Dibon vers la littérature provençale, force est de constater que le fait d'être une femme, et de se présenter comme telle, lui a permis un rapide succès dans le monde félibréen. Ce qu'elle a compris, d'une manière ou d'une autre. Car, après ce premier succès du 14 juillet 1921, dans lequel le costume et l'attrait de sa jeunesse ont joué leur part, elle médite un second coup d'éclat. En mars 1922 elle se fait remarquer à Maillane en déclamant, à nouveau en costume, un poème rendant hommage à Mistral lors des célébrations de l'anniversaire de sa mort :

À Maillane, quand les bavards ont fini, moi la timide et rougissante je vais me placer devant le tombeau de Mistral et je lis mon poème, pas plus effrayée que si je disais du Corneille ou du Molière au collègue [...]. Dix, vingt, trente mains se tendent. Je suis la 8^e merveille du monde (*La rentrée des classes*, 50-51).

Recevant alors les hommages de nombreux félibres, elle est invitée à la table du gardian Folco de Baroncelli et de Joseph d'Arbaud, qu'elle avait déjà rencontré peu de temps auparavant par l'entregent de son père, et dont elle devient proche. En mai, la comtesse Amélie d'Adhémar-Palun, l'une des promotrices de la tenue d'Arlésienne, lui offre un costume, et elle peut accompagner les gardians dans leurs exhibitions folkloriques dès le mois d'août, lorsqu'ils vont se produire à l'exposition coloniale de Marseille. Les spectacles s'enchaînent ensuite, jusqu'à ce qu'elle fonde, en mars 1924, le *Riban di Provenço*, un groupe de jeunes filles en costume chargées de suivre les gardians dans leurs exhibitions. Entre temps, en juin 1923, Joseph d'Arbaud a publié un de ses poèmes dans sa revue *Le Feu*, ce qu'elle vit comme un aboutissement, validant ses efforts pour se faire reconnaître comme écrivaine. « Enfin, à partir du moment où le 'Feu' a publié des poèmes de moi, j'ai pris mon virage. Maintenant la route file tout droit. Même si je dois connaître des difficultés et supporter quelques épreuves, j'ai bien pris la seule solution possible en me reliant à un monde littéraire à la fois provençal et français » (481).

L'entrée en littérature d'Henriette Dibon n'est donc pas sans rapport avec les contraintes et les opportunités ouvertes par la situation de genre. Pour séduire un public essentiellement masculin, un monde dans lequel les hommes tiennent le haut du pavé et font la loi du succès, Henriette endosse le costume féminin qu'attendent ces gardiens de la tradition, et en empoche les dividendes.

L'échappée littéraire

Si elle joue des atouts de la féminité pour faire son entrée dans le monde littéraire provençal, la littérature constitue indéniablement pour Henriette Dibon une échappatoire aux contraintes sociales, et aux contraintes du genre. Une échappatoire psychologique, puisqu'elle peut désormais se dire écrivaine, et revendiquer ainsi un statut social prestigieux, assouvissant une ambition qui n'a pas pu se concrétiser professionnellement. Elle lui permet aussi, sans nul doute, de se soustraire à l'existence routinière et sans relief à ses yeux, que mènent des femmes de la petite bourgeoisie certainement, et peut-être le commun des gens :

« Auriéu pas pouscu me countenta d'uno vido sènso relèu. Aviéu de besoun de rouma e de drame s'acabant pèr d'aurige meme se deien m'escracha » (*La pouso raco*, 189)

[Je n'aurais pas pu me contenter d'une vie sans relief. J'avais besoin de roman et de drame qui m'emportent même s'ils devaient me faire tomber].

L'échappatoire de la littérature, du reste, n'est pas seulement une compensation symbolique, elle a aussi un caractère très pratique. Son adoption par le monde des Félibres, et par celui des gardians, lui offre une liberté et lui ouvre des horizons rares pour une jeune fille célibataire de sa condition. Dès après son triomphe de Maillane, en mai 1922, elle est invitée à une soirée félibréenne à Valréas, où elle se rend avec le groupe de jeunes filles qui entoure la fille de Folco de Baroncelli, Lounet, puisque son père ne veut plus l'accompagner. Puis, c'est à Beaucaire qu'elle fait une belle fête, pendant laquelle elle se souvient avoir bu du Tavel, et s'être beaucoup amusée : « Ce qu'on a pu chanter, réciter et farandoler ! Je me suis follement amusée et je crois bien *que c'est la première fois que je m'amuse autant* » (*Ne rien oublier*, 350, souligné par H. D.). Avant l'exposition de Marseille, bien sûr, qui lui laisse un souvenir émerveillé.

L'entrée d'Henriette Dibon dans le monde littéraire provençal ne vaut donc pas seulement comme compensation psychologique et symbolique au moment où elle se trouve dans l'incapacité de faire valoir son capital culturel pour obtenir une situation sociale espérée. Mais bel et bien comme une manière de desserrer les contraintes sociales, et les contraintes de genre, pour mener une vie plus exaltante : « Sans les gardians je ne serais jamais sortie de chez moi. Comment l'aurais-je pu. Je n'ai pas assez d'argent » (426), explique-t-elle dans ses mémoires, tout en considérant que le fait de les accompagner, au milieu d'un groupe de jeunes filles, lui permet d'éviter le véto que sa mère mettrait à ses escapades.

Comment le genre fait une écrivaine

La société dans laquelle se déroulent les premières années de la vie d'Henriette Dibon, est structurée par une partition des genres évidente, qui ne peut échapper à la petite fille qu'elle est. Les garçons ont le droit de faire des choses que les filles ne doivent pas faire. Et celles qui s'y aventurent, comme c'est le cas d'Henriette, encourent un jugement réprobateur, et des sanctions parfois. Cela dit, l'organisation genrée de cette société est travaillée de mouvements historiques. L'ascension sociale généralisée permise par la seconde industrialisation, la scolarisation massive et plus

longue des jeunes filles, les nouvelles possibilités d'autonomie que leur offre la multiplication des emplois dans la fonction publique, contrastent avec les horizons plus étroits des femmes de la génération précédente (voir Rennes). Et c'est cette contradiction générationnelle, correspondant à un changement dans les rapports de genre, qui génère, en partie au moins, la mésentente entre Henriette et sa mère, et la crise de leur relation à partir de 1912.

Ce conflit des habitus genrés joue un rôle important dans son parcours professionnel et personnel. Car si Henriette Dibon refuse, à la fin du collège, de s'engager comme beaucoup de ses camarades de classe dans la nouvelle voie tracée de la petite fonction publique, et de devenir institutrice parce que son ambition déborde ce destin genré, l'opposition de sa mère à ce qu'elle quitte d'Avignon lui ferme la perspective d'études plus longues. C'est alors qu'Henriette Dibon devient écrivaine. Parce que la littérature apparaît comme une possibilité, pour la femme qu'elle est, de valoriser son capital culturel afin de se gagner une reconnaissance et un statut que sa situation sociale et sa situation de genre semblent lui interdire.

Pourtant, le champ littéraire, et ses acteurs locaux, ne sont pas exempts de sexisme. Mais Henriette sait retourner le stigmate pour mettre un pied dans le monde félibréen, et utiliser ses apparitions en costume, et ses présences « décoratives » dans les spectacles gardians, pour s'ouvrir les portes de la littérature provençale et d'une vie plus grande, et plus divertissante.

De fait, la littérature, et le monde littéraire provençal, s'ils ne sont pas étrangers aux stéréotypes de genres de l'époque, fonctionnent pour Henriette Dibon comme un moyen d'émancipation. D'une part, en lui permettant de revendiquer un statut social d'écrivain, et le prestige qui lui est associé, au moment où sa vie professionnelle ne lui apporte pas la satisfaction qu'elle pouvait attendre. Mais aussi en lui permettant de sortir de l'anonymat social généralement échu aux femmes, et de devenir un personnage du monde littéraire local, ayant son propre nom d'auteur, *Farfantello*. Surtout, parce qu'ils lui permettent d'accéder, par le truchement des hommes dont elle gagne l'attention et la sympathie, à des activités inaccessibles aux femmes de sa situation : la vie gardiane, les sorties, les voyages, qui tous ensemble contribuent à dessiner l'itinéraire social original de cette femme qui aurait voulu être un homme.

Références bibliographiques

Textes d'Henriette Dibon

Li mirage. Ais de Provenço : Le Feu, 1925.

Ratis. Lyon : Audin, 1967.

Les témoins. *Ratis*. Paris : Plon, 1972.

La pouso raco. *Nouvello e souveni*. Nîmes : Bené, 1985.

La rentrée des classes. Nîmes : Bené, 1987.

Ne rien oublier. Aix-en-Provence : Bibliothèque Méjanès, ms. non coté, 23 vol.

Études

Bourdieu, Pierre. *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*. Paris : Seuil, 1992.

Guex, André. *Le demi-siècle de Maurice Troillet*. Lausanne : Payot, 1971, 3 vol.

Guyonnet, Christine et Éric Neveu. *Féminins-masculins. Sociologie du genre*. Paris : Colin, 2009.

Hoggart, Richard. *33 Newport Street*. Paris : Seuil, 1991.

Lahire, Bernard. *La condition littéraire. La double vie des écrivains*. Paris : La Découverte, 2006.

Mazet, Jean. *Avignon. Les tramways*. Saint-Rémy de Provence : Équinoxe, 1994.

Perrot, Michèle. « La famille triomphante ». *Histoire de la vie privée*. Tome 4. Dir. Philippe Ariès et Georges Duby. *De la Révolution à la Grande Guerre*. Paris : Seuil, 1987. 93-103.

---. « Figures et rôles ». *Histoire de la vie privée*. Tome 4. Dir. Philippe Ariès et Georges Duby. *De la Révolution à la Grande Guerre*. Paris : Seuil, 1987. 121-191.

Reid, Martine, dir. *Femmes et littérature. Une histoire culturelle*. Tome 2. Paris : Gallimard, 2020.

Rennes, Juliette. « La République face à l'accès des femmes à la méritocratie : enjeux et controverses (France 1880-1914) ». *Genre et légitimité culturelle. Quelle reconnaissance pour les femmes ?* Dir. Delphine Naudier et Brigitte Rollet. Paris : L'Harmattan, 2007. 57-73.

Scott, Joan W. « Genre. Une catégorie utile à l'analyse historique ». *Les cahiers du GRIF* 37-38 (1988). 125-153.

Segondy, Philippe. *La persistance du Midi blanc dans l'Hérault (1789-1962)*.

Perpignan : PU de Perpignan, 2006.

Thébaud, Françoise. « Genre et histoire en France. Les usages d'un terme et d'une catégorie d'analyse ». *Hypothèses* 1 (2005). 267-275.

---. *Écrire l'histoire des femmes et du genre*. Lyon : ENS, 2017.